

### Identités nuancées à la frontière de l'Union européenne: Cahul, Moldavie

Danero Iglesias, Julien; Stănculescu, Cristina

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

#### Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Danero Iglesias, J., & Stănculescu, C. (2013). Identités nuancées à la frontière de l'Union européenne: Cahul, Moldavie. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 13(3), 457-475. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-447251>

#### Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.de>

#### Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

# Identités nuancées à la frontière de l'Union européenne Cahul, Moldavie

JULIEN DANERO IGLESIAS, CRISTINA STĂNCULESCU

Depuis les élargissements de 2004 et 2007, le processus d'intégration de l'Union européenne a provoqué des changements majeurs dans la vie d'une partie des citoyens des pays d'Europe centrale et orientale. Alors que la plupart des citoyens de l'Union vivent aujourd'hui dans une Europe sans frontière, les citoyens des pays non-membres semblent bloqués derrière ce qui a parfois été appelé un nouveau «rideau de fer». Suite à l'intégration de certains des nouveaux États Membres dans l'espace Schengen, un processus de «rebordering»<sup>1</sup> est à l'œuvre qui rend plus difficile que cela ne l'était auparavant le passage entre certains pays de la région. La fluidité qui caractérisait les relations entre certains pays de la région a donc été remplacée par de véritables frontières. La fermeture s'est ressentie entre la Pologne et la Biélorussie, la même Pologne et la région russe de Kaliningrad ou encore entre la Roumanie et certains de ses voisins comme la Moldavie, l'Ukraine et la Serbie.

Dans ce contexte, cet article questionne les implications du processus de renforcement des frontières qui accompagne la construction d'une Europe intégrée. La perspective choisie est identitaire. L'objectif est ainsi d'interroger l'identité de ceux qui vivent la frontière au jour le jour à la lumière d'une approche théorique qui se situe au croisement des littératures sur le nationalisme et l'identité nationale d'une part et la frontière de l'autre et ceci pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'en dépit de l'intérêt croissant suscité par la notion de «frontière» ces dernières années, sa relation avec l'identité reste largement sous-étudiée<sup>2</sup>. Ce n'est que récemment que ce thème spécifique a été analysé, principalement suivant des études de cas individuelles<sup>3</sup> ou suivant un ancrage théorique dans les relations internationales<sup>4</sup>. Ensuite, en ce qui concerne les théories du nationalisme et de la construction de l'identité, alors que

---

<sup>1</sup> Mathias ALBERT, Lothar BROCK, «Debordering the World of States: New Spaces in International Relations», *New Political Science*, vol. 18, no. 1, 1996, pp. 69-106.

<sup>2</sup> David NEWMAN, «The Lines that Continue to Separate Us: borders in our „Borderless“ World», *Progress in Human Geography*, vol. 30, no. 2, 2006, pp. 143-161.

<sup>3</sup> Jason ACKLESON, «Discourses of Identity and Territoriality on the US-Mexico Border», *Geopolitics*, vol. 4, no. 2, 1999, pp. 155-179; Daphne BERDHAL, *Where the World Ended. Re-Unification and Identity in the German Borderland*, University of California Press, Los Angeles, 1999; Anssi PAASI, «Boundaries as Social Practices and Discourse: the Finnish-Russian Border», *Regional Studies*, no. 33, 1999, pp. 669-680; Mladen KLEMENCIC, «The Boundaries, Internal Order and Identities of Bosnia and Herzegovina», *Boundary and Security Bulletin*, vol. 8, no. 4, 2000, pp. 63-71; Joel MIGDAL (ed.), *Boundaries and Belonging*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004.

<sup>4</sup> Mathias ALBERT, David JACOBSON, Yosef LAPID (eds.), *Identities, Borders, Orders: New Directions in International Relations Theory*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2001.

L'impact d'une frontière est développé de manière classique tant par Anderson<sup>1</sup> que Gellner<sup>2</sup>, la perspective adoptée généralement est celle de la construction de l'identité par les acteurs politiques et étatiques, dans une relation «top-down»<sup>3</sup>. Dès lors, afin de proposer une recherche originale et innovante, suivant les recommandations d'auteurs comme Hobsbawm<sup>4</sup>, cet article suit la ligne adoptée par Brubaker dans son étude de la vie quotidienne et de l'identité d'une ville de Transylvanie<sup>5</sup> et surtout celle adoptée dans les travaux coordonnés par Wilson et Donnan qui se concentrent sur les identités frontalières (les «border identities»)<sup>6</sup>. L'approche est donc celle d'une «anthropologie de la frontière» inspirée par les travaux de Barth<sup>7</sup>.

L'objectif est donc d'interroger cette identité à la frontière dans le cas des habitants de Cahul, une petite ville de République de Moldavie située à 5 kilomètres de la frontière avec la Roumanie, pays membre de l'UE depuis 2007. Le cas moldave a été fortement étudié dans ses questions d'identité, principalement en roumain<sup>8</sup>, mais aussi en anglais ou en français. Alors que des auteurs comme Bruchis défendaient avec vigueur dans les années 1980 la thèse que les Moldaves ont été artificiellement séparés de la Roumanie<sup>9</sup>, des auteurs comme Van Meurs<sup>10</sup>, King<sup>11</sup>, Cașu<sup>12</sup>, Negură<sup>13</sup> ou Cazacu et Trifon<sup>14</sup> ont fourni des analyses plus nuancées de la question nationale en

<sup>1</sup> Benedict ANDERSON, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, London, 1983.

<sup>2</sup> Ernest GELLNER, *Nations and Nationalism*, Cornell University Press, Ithaca, 1983.

<sup>3</sup> Paul BRASS, *Ethnicity and Nationalism. Theory and Comparison*, Sage, New Delhi, 1991; Liah GREENFELD, *Nationalism. Five Roads to Modernity*, Harvard University Press, Cambridge, 1992; John BREUILLY, *Nationalism and the State*, The University of Chicago Press, Chicago, 1994; Guy HERMET, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Le Seuil, Paris, 1996; Anne-Marie THIESSSE, *La Création des Identités nationales*, Le Seuil, Paris, 2001.

<sup>4</sup> Eric HOBSBAWM, *Nations and Nationalism since 1780. Programm, Myth, Reality*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

<sup>5</sup> Roger BRUBAKER, *Nationalist Politics & Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, Princeton University Press, Princeton, 2008.

<sup>6</sup> Thomas WILSON, Hastings DONNAN, *Border Identities: Nation and State at International Frontiers*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998.

<sup>7</sup> Fredrik BARTH, *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Cultural Difference*, Universitets Forlaget, Oslo, 1969.

<sup>8</sup> Par exemple: Iulian FRUNTAȘU, *O istorie etnopolitică a Basarabiei. 1812-2002*, Cartier, Chișinău 2002.

<sup>9</sup> Michael BRUCHIS, *One Step Back, Two Steps Forward: on the Language Policy of the Soviet Union in the National Republic (Moldavian: A Look Back, A Survey, and Perspectives, 1924-1980)*, East European Monographs, Boulder, 1982.

<sup>10</sup> Wim VAN MEURS, *The Bessarabian Question in Communist Historiography. Nationalist and Communist Politics and History-Writing*, Columbia University Press, New York, 1994.

<sup>11</sup> Charles KING, *The Moldovans. Romania, Russia and the Politics of Culture*, Hoover Institution Press, Stanford, 2000, pp. 191-213.

<sup>12</sup> Igor CAȘU, «Politica națională» în *Moldova Sovietică. 1944-1989*, Cartdidact, Chișinău, 2000.

<sup>13</sup> Petru NEGURĂ, *Ni héros, ni traîtres. Les écrivains moldaves face au pouvoir soviétique sous Staline*, L'Harmattan, Paris, 2009.

<sup>14</sup> Matei CAZACU, Nicolas TRIFON, *Un État en quête de nation. La République de Moldavie*, Non Lieu, Paris, 2010.

Bessarabie. Des analyses récentes se sont focalisées sur les politiques partisans<sup>1</sup>, sur la langue moldave<sup>2</sup>, ou encore sur l'éducation et les manuels d'histoire<sup>3</sup>. Ces études se sont concentrées principalement sur une approche «top-down» de la construction de l'identité moldave. La perspective «bottom-up», bien plus rare dans la littérature est celle qui semble la plus appropriée pour apporter des éléments de compréhension originaux à la question. D'une part, l'étude présente s'inspire méthodologiquement des travaux de Cash et de son anthropologie de l'hospitalité dans le sud de la Moldavie<sup>4</sup> et, d'autre part, bénéficie grandement des résultats préliminaires de la recherche d'Arambaşa sur l'identité à la frontière dans divers villages de Moldavie<sup>5</sup>. De cette manière, la recherche qui se trouve à la base de cet article a pour ambition de combler un manque, en faisant le pont entre la littérature sur les identités à la frontière et un cas d'étude original qui prend en compte des «citoyens ordinaires» de la République de Moldavie.

D'un point de vue théorique et méthodologique, cette recherche se penche sur la manière avec laquelle les Moldaves voient leur identité nationale dans le contexte d'une frontière qui s'est soudainement fermée, à travers leur perspective sur cette frontière et leur rapport à la Roumanie et l'Europe.

On peut ainsi considérer que l'identité naît, évolue et se négocie dans les interactions sociales. De plus, comme les analyses de discours l'ont montré, la création et la négociation des identités se produisent dans et à travers le discours<sup>6</sup>. Dans les interactions discursives les identités sont utilisées d'une manière flexible par les individus, en fonction du contexte et elles sont en constante évolution<sup>7</sup>. C'est pourquoi, sur le terrain nous avons observé la manière dont les citoyens de Cahul

<sup>1</sup> Cătălina GURAGAȚA, «Ce fel de discurs politic „nationalist“ pentru Republica Moldova (1991-2005)?», in Monica HEINTZ (ed.). *Stat slab, cetățenie incertă. Studii despre Republica Moldova*. Curtea Veche, București, 2007, pp. 48-76; Luke MARCH, «From Moldovanism to Europeanization? Moldova's Communists and Nation Building», *Nationalities Papers*, vol. 35, no. 4, 2007, pp. 601-626.

<sup>2</sup> Matthew H. CISCEL, «A Separate Moldovan Language? The Sociolinguistics of Moldova's *Limba de Stat*», *Nationalities Papers*, vol. 34, no. 5, 2006, pp. 575-597.

<sup>3</sup> Vladimir SOLONARI, «Narrative, Identity, State: History Teaching in Moldova», *East European Politics & Societies*, no. 16, 2002, pp. 414-445; Steven D. ROPER, «The Politicization of Education: Identity Formation in Moldova and Transnistria», *Communist and Post-Communist Studies*, no. 38, 2005, pp. 501-514; Ștefan IHRIG, «Discursul (ne)civic și nemulțumirile exprimate în el», in Monica HEINTZ (ed.). *Stat slab, cetățenie incertă...cit.*, pp. 191-214; Elizabeth A. ANDERSON, «„They are the Priests“: the Role of the Moldovan Historian and its Implication for Civic Education», *Compare*, vol. 37, no. 3, 2007, pp. 277-290; IDEM, «Backward, Forward, or Both? Moldovan Teachers' Relationship to the State and Nation», *European Education*, vol. 37, no. 3, 2005, pp. 53-67.

<sup>4</sup> Jennifer R. CASH, «Performing Hospitality in Moldova: Ambiguous, Alternative, and Undeveloped Models of National Identity», *History and Anthropology*, vol. 24, no. 1, 2013, pp. 56-77.

<sup>5</sup> Mihaela Narcisa ARAMBAȘA, «Everyday Life on the Eastern Border of the EU – Between Romanianism and Moldovanism in the Border Area of the Republic of Moldova and Romania», *South-East Review*, no. 3, 2008, pp. 355-369.

<sup>6</sup> Héctor GRAD, Luisa MARTÍN ROJO, «Identities in Discourse: An Integrative View», in Rosana DOLÓN, Júlia TODOLÍ, *Analysing Identities in Discourse*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 2008, pp. 3-28.

<sup>7</sup> Charles ANTAKI, Susan CONDOR, Mark LEVINE, «Social Identities in Talk: Speakers' Own Orientations», *British Journal of Social Psychology*, no. 35, 1996, pp. 473-492.

utilisent leurs identités (ou les «identity markers», c'est-à-dire les caractéristiques mises en avant par les individus afin de soutenir leur affirmations identitaires)<sup>1</sup> dans leurs multiples discours sur les frontières qui les entourent. Nous partons ainsi du constat que les frontières et les identités sont intimement liées<sup>2</sup>. Comme Anderson, Donnan et Wilson l'ont souligné, les frontières sont à la fois des agents identitaires et des signes qui permettent d'observer une identité. C'est cette deuxième fonction remplie par les frontières qui se trouve à la base de notre recherche. Les frontières nationales, régionales, locales, tout comme les identités qu'elles démarquent se transforment dans le temps, étant influencées par les événements politiques, le statut des territoires et des personnes qu'elles délimitent<sup>3</sup>.

Du point de vue méthodologique, la recherche s'appuie sur une analyse de discours. 15 entretiens semi-structurés ont été effectués par les auteurs en septembre 2011 avec des membres de la société civile locale, des journalistes, des professeurs et des autorités locales. De plus, nous avons organisé 5 focus-groupes avec ces «citoyens ordinaires» afin de discuter de leur identité, de leur citoyenneté, de leur proximité avec la frontière et comment celle-ci se reflète dans leur vie quotidienne<sup>4</sup>. Lors des discussions, des questions trop générales ont été évitées, afin d'empêcher des discours trop stéréotypés d'un point de vue national, et des questions portant principalement sur la pratique quotidienne de la frontière ont été préférées, comme les expériences de passage de la frontière. Les réponses ont mis en avant la manière avec laquelle ces citoyens se définissent en termes nationaux ainsi que le rapport de cette identité nationale avec l'image qu'ils ont des Roumains qui se trouvent de l'autre côté de la frontière, cette dernière étape permettant d'aborder l'Union européenne et ses citoyens en général.

Après une brève description du cas d'étude, la première partie de l'article se penche sur la manière dont les citoyens moldaves voient la frontière entre la Moldavie et la Roumanie (et implicitement l'UE). Cette première partie montre que la frontière est perçue et vécue comme une véritable ligne de séparation. Ensuite l'article se concentre sur l'autre côté de la frontière et sur la manière avec laquelle il est perçu par les citoyens moldaves. Cette partie met alors en évidence les différences observées entre la Moldavie, la Roumanie et l'UE. Partant de ces différences, la troisième et dernière partie de l'article questionne l'identité nationale moldave dans son interaction avec les images de la Roumanie et de l'Union européenne et donne de nouveaux éclairages à propos des effets des projets nationaux en Bessarabie. En effet, la recherche montre que les discours officiels proposent des identités fermées qui ne sont pas intériorisées

---

<sup>1</sup> Richard KIELY, David MCCRONE, Frank BECHHOFER, Robert STEWART, «Debatable Land: National and Local Identity in a Border Town», *Sociological Research Online*, vol. 5, no. 2, 2000, pp.1-21.

<sup>2</sup> Yosef LAPID, «Introduction. Identities, Borders, Orders: Nudging International Relations Theory in a New Direction», in Mathias ALBERT, David JACOBSON, Yosef LAPID (eds.), *Identities, Borders, Orders*, cit., pp. 1-20.

<sup>3</sup> Hastings DONNAN, Thomas WILSON, *Borders: Frontiers of Identity: Nation and State*, Oxford International Publishers, Oxford, New York, 1999.

<sup>4</sup> Cette recherche n'aurait jamais été possible sans la disponibilité, l'aide et le soutien précieux de Valentina Cornea, professeure à l'Université d'État «Bogdan Petriceicu Hașdeu» de Cahul, de Sergiu Cornea, Vice-Recteur aux Affaires scientifiques et aux Relations internationales de l'Université d'État «Bogdan Petriceicu Hașdeu» de Cahul. Nous tenons à les remercier ici chaleureusement.

et pratiquées par les citoyens. Plutôt, l'identité moldave semble marquer une identité particulière, qui ne se retrouve dans les discours officiels ni à Chişinău, ni à Bucarest, ni à Moscou.

### *Cahul, une ville à la frontière*

Dans le contexte de ce processus de «rebordering», l'article se concentre sur l'identité des citoyens de la ville moldave de Cahul<sup>1</sup>. Le choix de cette ville est particulièrement pertinent pour analyser les questions d'identité et de frontières dans l'espace post-communiste parce que la frontière entre la Roumanie et la Moldavie, la rivière Prut, sépare des populations qui parlent une même langue et partagent une partie de la même histoire. Néanmoins, malgré l'appartenance commune à la «nation roumaine» selon les auteurs roumains et certains auteurs moldaves, les «Roumains» de Cahul et du village voisin d'Oancea, situé du côté roumain de la frontière, ont une citoyenneté différente, un passeport de couleur différente<sup>2</sup> et officiellement une identité nationale différente.

Cahul, environ 40.000 habitants, est la troisième ville du pays et la principale ville du sud de la Moldavie. Du point de vue ethnique, la population est composée, selon le recensement de 2004, de 60% de Moldaves, 17,1% de Russes, 11% d'Ukrainiens, 6,66% de Bulgares, et 3,26% de Gagaouzes, entre autres. Si l'on compare cette répartition avec le reste de la Moldavie, les chiffres montrent que Cahul est plus «russe» que le reste du pays et notamment que Chişinău, la capitale moldave. Cette situation s'explique par l'histoire locale.

En effet, Cahul partage l'histoire de la Bessarabie, région constamment tiraillée entre la Russie et la Roumanie. En fonction des époques et des dominations, la Bessarabie et ses populations ont été l'objet de diverses politiques d'assimilation et de nationalisation, que l'on peut regrouper sous l'appellation de «nationalisantes»<sup>3</sup>, transformant – ou au moins tentant de transformer – la population moldave en fonction des intérêts des élites centrales. Deux projets antagoniques ont ainsi tenté tour à tour de forger une identité particulière, un projet communément appelé «moldovéniste», d'une part, et un projet communément appelé «roumaniste», d'autre part. D'un côté, dès 1924 à l'époque soviétique, une doctrine appelée «moldovénisme» a été mise en avant. Elle soutenait l'idée de l'existence d'un «peuple moldave» différent des voisins roumains. Cette doctrine linguistique et politique a permis de justifier l'inclusion de la Bessarabie dans l'URSS et a été l'un des recours principaux de la politique moldave après l'indépendance en 1991, particulièrement mise en exergue par le

---

<sup>1</sup> Le contenu de cet article a déjà été présenté de manière succincte dans la revue en ligne *Regard sur l'Est*: Julien DANERO IGLESIAS, Cristina STĂNCULESCU, «Entre inclusion et exclusion: L'identité moldave aux frontières de l'Europe». Dossier: «Frontières recomposées à l'Est», *Regard sur l'Est*, 15/12/2012 ([http://www.regard-est.com/home/breve\\_contenu.php?id=1373](http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1373)).

<sup>2</sup> Monica HEINTZ (ed.), *Stat slab, cetățenie incertă...cit.*, pp. 48-76.

<sup>3</sup> Rogers BRUBAKER, *Nationalism Reframed. Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996 et Rogers BRUBAKER, «Nationalising States Revisited – Projects and Processes of Nationalisation in Post-Soviet States», in Julien DANERO IGLESIAS, Nenad STOJANOVIC, Sharon WEINBLUM (eds), *New Nation-States and Nation Minorities*, ECPR Press, Colchester, 2013, pp. 11-38.

Parti des communistes de la République de Moldavie qui est resté au pouvoir entre 2001 et 2009<sup>1</sup>. D'un autre côté, incluse dans la Grande Roumanie dans l'entre-deux-guerres, la Bessarabie a vu ses populations participer au projet national roumain, insistant sur l'unité de la nation roumaine et du caractère seulement régional de l'identité moldave. Ainsi, deux identités ont tour à tour été forgées, voire imposées, aux habitants de la région et la question de «qui sont les Moldaves?» est toujours d'actualité aujourd'hui<sup>2</sup>.

Dans ce contexte, Cahul a la particularité d'avoir été plus fortement russifiée que le reste du pays, à la suite d'un processus de colonisation d'une région peu densément peuplée aux époques tsariste et soviétique. La ville appartenait à la Principauté de Moldavie qui a été démantelée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et est passée sous la domination tsariste russe de 1812 à 1918, exception faite de la période allant de 1856 à 1878 – après la guerre de Crimée – où elle a appartenu aux Principautés roumaines. Après la Première Guerre mondiale, Cahul, comme le reste de la Bessarabie, a été incluse dans la Grande Roumanie. Mais, au cours de la Seconde Guerre mondiale, la Bessarabie a réintégré l'Union soviétique, une République socialiste soviétique moldave a été créée et Cahul est restée une petite ville thermale tranquille. La berge moldave de la rivière Prut, marquant la frontière entre la Roumanie et la Bessarabie, a ensuite été entourée d'un fil barbelé qui, au niveau national, n'a été retiré qu'en 2010. Mais à Cahul et dans le sud de la Moldavie, les barbelés avaient déjà été supprimés en 1990 sous l'effet de la perestroïka<sup>3</sup>.

Au début de l'indépendance, une carte d'identité suffisait aux habitants de Cahul pour passer la frontière. Alors que le passeport a été rendu nécessaire en 2001, l'adhésion de la Roumanie à l'Union européenne a impliqué que les habitants de Cahul et les citoyens moldaves en général ont rencontré des restrictions nouvelles pour faire du commerce avec la Roumanie ou simplement y voyager: l'accord de libre-échange entre la Roumanie et la République de Moldavie a été aboli et les Moldaves ont eu besoin de visas pour entrer dans le pays<sup>4</sup>. C'est cette fermeture qui va maintenant être étudiée.

### *La frontière comme ligne de séparation*

La frontière entre la Roumanie et la Moldavie est vue et vécue par les habitants de Cahul comme une ligne de séparation. Elle semble souvent difficile à franchir, ce qui lui donne un caractère intimidant et humiliant. Elle représente alors une limite tant pour les échanges sociaux qu'économiques. C'est ce qu'explique un participant à un focus-groupe:

---

<sup>1</sup> Luke MARCH, «From Moldovanism to Europeanization? Moldova's Communists and Nation Building», *Nationalities Papers*, vol. 35, no. 4, 2007, pp. 601-626.

<sup>2</sup> Comme en attestent de récentes publications comme Dan DUNGACIU, *Cine suntem noi? Cronici de la Est de Vest*, Cartier, Chişinău, 2009.

<sup>3</sup> *România Liberă*, 19 Février 2010, <http://www.interlic.md/2010-02-19/dispar-ghimpiei-dintre-romania-si-moldova-a-cazut-zidul-berlinului-o-sa-cada-si-sarma-asta-romania-li-14638.html.arch> (consultée le 10 décembre 2011).

<sup>4</sup> George DURA, «EU Membership Gives Romania New Opportunities in its Relations with Moldova», CEPS Commentary/10 Janvier 2007.

«Peu importe que tu sois étudiant, paysan, touriste ou chercheur, tu as toujours le même sentiment à la frontière. Ils te déshabillent, ils te contrôlent. Ils te demandent ce que tu viens chercher là... Et j'ai toujours l'impression qu'ils vont me renvoyer s'ils n'aiment pas un cachet sur mon passeport ou s'il a expiré sans que je m'en aperçoive». (P1, FG1<sup>1</sup>).

La zone de frontière marque une zone où la bureaucratie est «inutile» et les files «sans fin» (P1, FG5), un lieu d'attente stressant «où tu dois chuchoter... ne rien dire et ne pas parler fort» (P2, FG5). Plus encore, l'injustice caractériserait ce lieu où les règles dépendent du bon vouloir du douanier:

«Entre la Roumanie et la Moldavie, le traité de petit trafic a été signé<sup>2</sup>. Dès lors, chaque citoyen qui a des poules, du persil ou des carottes dans son jardin peut aller en Roumanie pour les vendre. Mais quand j'ai été à Giurgiulești pour passer la frontière, ils ont vu que j'étais une femme de la campagne, habillée comme telle, avec de grands sacs, et les douaniers n'ont même pas regardé ce que je transportais et m'ont dit que cela ne respectait pas les règles. Alors, je me demande pourquoi est-ce qu'on a signé ce traité. Pourquoi est-ce qu'il y a de l'injustice?». (P1, FG4)

Dans leur interaction avec les douaniers, les citoyens ont l'impression qu'ils sont forcés de faire ce que ces derniers veulent parce qu'ils sont dans une position constante de faiblesse (P2, FG5). Sur ces bases, la frontière avec l'Union européenne s'érige en source de frustration, d'humiliation, d'attente et de stress pour les habitants de Cahul. Cela semble particulièrement le cas depuis l'adhésion de la Roumanie à l'Union européenne:

«Dès que l'Union européenne a accepté l'adhésion de la Roumanie, la fortification de l'infrastructure douanière a commencé. Et nous sommes entrés dans une période de dépression. Avant cela, les gens avaient espoir mais en 2007 ils l'ont perdu, ils n'arrivaient pas à s'imaginer comment les choses allaient évoluer». (I1<sup>3</sup>)

L'adhésion de la Roumanie a amené aussi des changements dans la zone frontière. Par exemple, si avant 2007 corrompre un garde roumain était monnaie courante selon nos interlocuteurs, aujourd'hui la situation semble avoir changé et la corruption n'est plus aussi simple qu'un «bonjour» (I2). De plus, l'un des citoyens constate que:

---

<sup>1</sup> Afin de respecter l'anonymat des personnes que nous avons interviewées, dans le cadre de cet article nous utilisons l'abréviation P pour désigner un participant au focus-group (FG). Des numéros ont été attribués à chaque participant et à chaque focus-groupe. P1, FG1 signifie ainsi le participant 1 au focus-groupe 1.

<sup>2</sup> Pour plus de détails, v. la section suivante.

<sup>3</sup> Afin de respecter l'anonymat de nos interlocuteurs, dans le cadre de cet article nous utilisons l'abréviation I suivi d'un numéro pour désigner les différentes personnes que nous avons interviewé.

«En Roumanie, les choses se sont mieux développées d'un point de vue technique. En ce qui concerne les douaniers et les gens qui vivent dans la zone frontière, en Roumanie, ils sont plus éduqués et plus au courant des lois. Si un inconnu arrive [dans la zone frontière], les gens savent que c'est un inconnu et ils appellent celui qui doit être appelé et mis au courant». (I3)

Ces dernières années, les gens ont même eu l'impression que l'attitude des douaniers du côté roumain commençait à s'améliorer:

«J'ai récemment passé la frontière [...], et j'ai été surpris par le fait qu'ils [les douaniers roumains] m'ont arrêté pour m'avertir qu'il y avait un trou dans la route [...] C'était très gentil et ça m'a plu. Quand je suis rentré, les douaniers moldaves m'ont demandé de payer une taxe locale et quand j'ai demandé des explications à ce sujet, ils n'ont pas pu me dire... J'ai dû attendre plus d'une demi-heure». (I2)

Devant ces évolutions du côté roumain, les habitants de Cahul ressentent de plus en plus la distance qui les sépare de l'Union européenne. C'est pourquoi l'une des personnes interrogées se demandait de manière rhétorique: «Pourquoi n'est-ce pas la même chose ici?» et a ensuite ajouté:

«Le poste de frontière roumain est si bien construit. Je ne veux critiquer personne, mais les choses auraient pu être meilleures ici aussi [...], parce quand je regarde de l'autre côté, du côté roumain... Mais nous espérons que Bruxelles va nous voir». (I4)

Les évolutions positives du côté roumain sont vues comme le résultat de l'adhésion à l'UE, ainsi que de toutes les conditions à remplir pour faire partie de la famille européenne. Par exemple, l'un de nos interlocuteurs se montrait impressionné par une récente opération de la police roumaine qui a mené à l'arrestation d'une cinquantaine de douaniers accusés de corruption:

«Pour moi, cela a été comme un choc que quelque chose comme cela puisse être organisé. Ici, si tu veux arrêter un policier, la procédure est si compliquée... En Roumanie, quelques personnes professionnelles ont travaillé avec des informations sûres. Ici, cela serait impossible». (P3, FG5)

C'est pour ce type de raisons que certains habitants de Cahul espèrent un avenir de la Moldavie dans l'UE. Ils pourraient ainsi se déplacer librement, comme les citoyens de l'Union.

«Cette frontière ne devrait pas être ici mais après le Dniestr<sup>1</sup>. C'est ce que plus de 70% de la population veut parce que même si l'UE est si proche de nous, nous aimerions faire partie de cet État». (I1)

---

<sup>1</sup> Le Dniestr est la rivière qui sépare la République de Moldavie de la République auto-proclamée de Transnistrie. Après les affrontements des années 1991-1992, aucun accord n'a pu être trouvé entre les deux entités séparées depuis *de facto*.

Mais comme l'adhésion de la Moldavie n'est pas encore à l'agenda, les habitants de Cahul voient une source de changement dans le voisinage avec l'UE. Par exemple, pour traverser la frontière, les Moldaves doivent s'adapter à certaines règles et les respecter, des règles «imposées par l'Union européenne et la Roumanie... Je pense que c'est positif pour la Moldavie, parce que cela nous rapproche de l'UE» (I5). De la sorte, pour les habitants de Cahul, la frontière européenne représente tant une source de frustration et d'humiliation qu'un espoir pour l'avenir. Les évolutions qu'ils ont récemment observées du côté roumain comparées à la stagnation de leur propre côté renforce un sentiment de vivre à la marge de l'Europe, dans une périphérie arriérée, et encourage leur désir de faire partie de ce que nous pourrions désigner comme un «mirage européen».

### *Quand les habitants de Cahul traversent la frontière*

Même si la frontière s'est renforcée, elle peut être traversée, ce qui permet de comparer le «rêve» à la «réalité» européenne. Malgré le «rebordering», les citoyens de Cahul ont en effet deux possibilités pour la traverser : le permis de «petit trafic» ou la citoyenneté roumaine.

Depuis 2010, le permis de «petit trafic» autorise les citoyens moldaves qui vivent à une distance maximale de 50 kilomètres au-delà de la frontière avec la Roumanie à se rendre sans restriction dans une zone de 50 kilomètres de l'autre côté de la frontière. Cela signifie par exemple que les citoyens de Cahul ne peuvent pas aller à Bucarest, car la distance est trop grande, mais dans certaines grandes villes, comme Iași dans la province roumaine de Moldavie ou Galați sur le delta du Danube. Le permis est gratuit et a une validité de deux à cinq ans. En plus d'un passeport, les documents nécessaires à l'obtention sont très peu nombreux. De même, les raisons à invoquer pour demander un tel permis sont assez larges: visites à la famille (et aux sépultures des membres de la famille), raisons de santé, participation à un projet sportif, social, économique, scientifique, culturel, médical, médiatique ou éducatif, affaires, questions judiciaires, ou toute autre raison qui apparaît comme «justifiée» selon Gențiana Șerbu, Consul général de Roumanie à Cahul. L'obtention d'un tel permis est un droit pour les citoyens de Cahul, car la ville est située dans la zone des 50 kilomètres. Depuis 2010, le processus est même facilité étant donné que la Roumanie a ouvert un consulat dans le centre de la ville. Selon Gențiana Șerbu, 20% des demandes en moyenne ne sont pas validées. Cependant, moins de permis que prévu ont été accordés à des ressortissants moldaves. En effet, selon le consul, même si les conditions sont plutôt lâches, le principal obstacle pour les Moldaves, et principalement dans les zones rurales, est le prix du passeport nécessaire avant de faire la demande<sup>1</sup>.

Parallèlement, les Moldaves peuvent demander la citoyenneté roumaine. D'une manière générale, la demande peut être faite si ceux-ci sont en mesure de prouver que l'un de leurs ancêtres était citoyen de Grande Roumanie dans l'entre-deux-guerres. Beaucoup de personnes que nous avons interrogées ont déclaré ouvertement qu'ils avaient demandé la citoyenneté roumaine pour des raisons instrumentales. En effet, cette option représente une forme d'«espoir»:

---

<sup>1</sup> En septembre 2011, un passeport en Moldavie coûtait aux alentours de 60-70 € alors que le salaire net moyen tournait autour des 100 € dans l'agriculture et de 400 € dans la finance.

«D'ici, j'aurais l'impression que nous sommes dans un espace clos, d'où l'avenir est bouché [...] Obtenir la citoyenneté roumaine est comme un espoir. En fait, tu te dis que cela te permet de te trouver un emploi, tu obtiens la citoyenneté roumaine et cela t'ouvre de nouvelles perspectives. Mais dans ce pays [la Moldavie], tu restes... Je ne vois pas pourquoi, simplement, rien ne change jamais. En pire, oui, en mieux, non». (I6)

Partant de ce qui est perçu comme une situation économique difficile en République de Moldavie, les raisons invoquées pour faire la demande sont multiples: trouver un meilleur emploi (P1, FG2; P1, FG3), bénéficier de meilleurs soins de santé (P2, FG3) ou simplement avoir accès à des billets d'avion moins chers<sup>1</sup> (P4, FG5). Mais les raisons ne sont pas seulement économiques: visiter de la famille et des amis (I2), voyager en Roumanie et en Europe (P2, FG1; P2, FG4) et avoir un accès à l'Union européenne (I2). De plus, certains ont fait la demande considérant simplement que le permis de petit trafic ne donne pas autant de possibilités (P3, FG4).

Ainsi, une forme d'instrumentalité de la demande de citoyenneté peut être observée dans plusieurs exemples mentionnés par nos interlocuteurs. Néanmoins, beaucoup d'entre eux montrent une sorte d'embarras face à leurs propres motivations:

«Maintenant, je vais être sincère... C'est une solution pour visiter, pour voir certains pays européens, une opportunité...». (P2, FG2)

«Je l'ai ré-obtenue<sup>2</sup>. Comme je fais du sport, l'objectif était d'éviter... d'avoir la possibilité de traverser plus facilement. Honnêtement, je vous le dis, en m'appuyant sur mes aïeux, je l'ai ré-obtenue. Mais pour un objectif sportif». (P4, FG4)

L'instrumentalité l'emporte donc sur l'attachement national, et ces citoyens éprouvent le besoin de s'expliquer «sincèrement». Toutefois, cette instrumentalité fait sens dans le contexte économique, social et politique actuel de la République de Moldavie. De manière plus intéressante, c'est en abordant la question de ce qu'il y a au-delà de la frontière que l'on obtient un retour des citoyens interrogés sur eux-mêmes, sur leur propre identité qui est construit en comparaison avec un «autre» au-delà.

Après avoir traversé la frontière, la première ville roumaine depuis Cahul est Galați. Les personnes que nous avons interrogées reprennent souvent cette ville comme une porte tout d'abord vers la Roumanie et ensuite vers l'Europe. Ils y vont pour faire des courses, se balader ou aller au *McDonald's*. C'est un «hobby» (P2, FG4). Certaines personnes vont d'ailleurs plus souvent à Galați qu'à Chișinău (I7). La ville bénéficie ainsi d'une image très positive, qui se renforce quand elle est comparée avec la dernière ville moldave avant la frontière, Giurgiuilești:

<sup>1</sup> Les aéroports roumains sont reliés en effet à plus de destinations que l'aéroport international de Chișinău et à de meilleurs prix. Par ailleurs, de nombreuses compagnies aériennes low-cost opèrent en Roumanie.

<sup>2</sup> L'usage de ce terme à l'emploi assez fréquent en Moldavie indique que cette citoyenneté a été retirée de manière injuste voire illégale suite à l'annexion de la Bessarabie par les Soviétiques.

«Waow, actuellement c'est un désastre total. En Moldavie, la situation. Il y a deux semaines, je suis allée à Galați [...] et ce qui m'a frappé, c'est que les gens sont plus calmes, la vie est plus monotone, il n'y a pas d'agitation, il n'y a rien de si nerveux... Ils sont plus civilisés. Tout d'abord, c'est beaucoup plus propre et les gens, les week-ends, vont sur la falaise, dans un bar, simplement, dans les parcs... Ici, à la maison, à Cahul... Dès que tu as passé la frontière à Giurgiulești, tu as l'impression que tu as atterri sur un tas d'ordures, de poussières, les gens sont agités, nerveux, tous fâchés, ils marchent comme cela, fâchés, je ne sais pas». (I6)

La comparaison est souvent liée à la manière dont les habitants des deux côtés de la frontière vivent:

«Comparons avec Galați en Roumanie. 20 lei en font 80 dans notre monnaie... C'est la différence entre comment nous vivons et comment eux vivent [...] Visuellement... vous savez, nous sommes à 50 kilomètres de Galați, parce que je ne parle pas d'autre chose... Tu peux le sentir quand tu sors, quand tu vas là pour une journée et quand tu rentres à la maison... C'est une différence totale, visuelle. [...] Récemment, je rentrais de Galați, je peux vous dire que là les gens vivent. Mais nous, à propos de nous, de moi, par exemple, je ne peux pas vous dire que pour le moment nous vivons... on résiste... on essaie de résister dans les conditions dans lesquelles nous sommes». (P1, FG2)

Galați est alors à l'image de la Roumanie, dépeinte d'une manière très positive: au centre de l'Europe (P3, FG1), un pays ayant 10 à 15 ans d'avance par rapport à la Moldavie (I8). La Roumanie est vue comme un pays où les lois sont respectées (P4, FG1), où le système d'éducation est meilleur (P3, FG2), où les autorités sont plus ouvertes à des projets associatifs (I8).

Galați et la Roumanie sont associées à l'Europe. Certains citoyens mentionnent même que ce n'est que grâce à l'argent européen que la Roumanie est devenue «ce que l'on peut voir aujourd'hui» (P5, FG5). Une grande majorité de nos interlocuteurs voient l'Europe comme un espoir pour la Moldavie, ou comme un «rêve» (P3FG5), un rêve néanmoins toujours «assez éloigné» (I5):

«La première fois que j'ai vu la Tour Eiffel, je me suis mise à pleurer». (P3, FG5)

«Au sujet de Paris, que dire? On ne peut pas comparer avec ici (rire)». (P4, FG1)

L'Europe – et ses représentations vont de pair avec une comparaison de la Moldavie actuelle – est vue comme une terre de possibilités et de conditions de vie excellentes:

«Si l'on parle de l'Europe, ce que j'ai vu des fenêtres des autocars, de la plage, du musée, ou de je ne sais où en Europe, c'est qu'il me semble que là il y a une protection de l'État. N'importe laquelle. Sociale ou... Une sécurité de l'État. Elle existe. Je ne sais pas comment dire pour que l'on me comprenne comme il faut. Ils sourient, ils sont... mais ici... Là, les gens semblent ouverts, et ici ils sont

tristes, préoccupés par leurs problèmes quotidiens. Parce qu'ils ne se sentent pas en sécurité». (P3, FG4)

Mais l'Europe ne se limite pas à la France ou l'Europe occidentale. La Lettonie, une ancienne république soviétique, tout comme la République de Moldavie, est incluse dans l'«Europe», toujours synonyme d'«Union européenne». C'est le cas dans l'extrait suivant:

«Prenons un exemple. J'étais récemment à Riga. Et j'étais dans un hôtel dans le vieux centre de la ville. [...] Éveillé à 5 heures du matin, je vais me balader une heure. Je vois des punks, avec cette coiffure qu'ils ont, avec du métal, et on pouvait voir qu'ils avaient fumé de la marijuana toute la nuit, qu'ils avaient bu des bières. Ils étaient à 200 mètres de l'hôtel. Eh bien aucun d'entre n'a jeté une allumette sur le sol et ils les ont amenées jusqu'à la poubelle de l'hôtel». (I2)

Cependant, au-delà de cette représentation généralement très positive de l'Europe, les citoyens qui ont passé la frontière ont souvent aussi des commentaires négatifs. Tout d'abord, les valeurs en Europe semblent pour certains différentes des valeurs moldaves, ils regrettent même que ces valeurs soient maintenant parvenues jusqu'en Moldavie:

«Ce qui vient d'Europe brise l'âme des gens. Vous voyez, l'accent n'est plus mis sur une vie spirituelle, belle, sur la compréhension entre chacun. Beaucoup de mauvaises choses sont venues ici, vers nous, vers les Moldaves. Nous étions un petit pays, qui semblait préservé, un ciel qui... maintenant est devenu... Nous ne connaissons plus nos voisins, cela n'existe plus, c'était une Moldavie dans laquelle chacun se connaissait». (I9)

Le même type d'opinion peut aussi être entendu dans un échange bref lors de l'un de nos focus-groupes:

«Il me semble que l'UE va trop loin avec les droits de l'homme [...], un enseignant a moins de droits qu'un simple enfant. Ou qu'un étudiant, pour ainsi dire». (P2, FG5)

«Et le lendemain, on doit l'envoyer en cure de désintoxication». (P4, FG5)

Ensuite, alors que certains critiquent l'Europe et l'Union européenne en abordant le cas de connaissances traitées comme des esclaves en Italie (TP), des critiques émergents aussi quand certains analysent combien la Roumanie a souffert de son adhésion. Les Roumains seraient maintenant déçus (P1, FG3), utilisés par l'Union européenne:

«La Roumanie a régressé depuis qu'elle est entrée dans l'UE. Beaucoup d'entreprises ont fait faillite. [...] et l'UE, qu'a-t-elle obtenu? Une main-d'œuvre bon marché et c'est tout. Et un marché. Et qu'a gagné la Roumanie? La Roumanie a perdu beaucoup». (P3, FG3)

Enfin, même si la Roumanie, vue de Cahul, est au centre de l'Europe pour certains, d'autres considèrent que la Roumanie est «plus en Europe que nous, mais pas vraiment en son centre» (P3, FG5). Principalement parce que les Roumains eux-mêmes ne se sont pas adaptés:

«Peut-être qu'il n'y a pas une définition, mais une image, de ce qu'est un État européen. Je veux dire que lorsque tu regardes de nombreux États d'Europe où j'ai été, parce que j'ai été dans beaucoup d'entre eux... Suède, Danemark, Allemagne, France, Belgique, Italie... Non, la Roumanie est loin, encore loin. En premier lieu par la mentalité et le comportement». (I10)

Certains considèrent même que ce que l'on peut voir en Roumanie, comme la pauvreté, ne pourrait jamais être observé en Moldavie, comme l'explique un étudiant de l'Université de Cahul:

«Si tu vas dans la périphérie, dans les communautés rurales... Il y a de la pauvreté... S'il vous plaît, veuillez m'excuser, mais en République de Moldavie, il n'y a pas de village aussi pauvre qu'en Roumanie. Ici, tous les villages ont la lumière... En Roumanie, il y a des villages qui n'en ont pas». (P2, FG1)

### *Visions sur la frontière comme marques identitaires*

Ce dernier extrait montre que des différences entre Moldavie et Roumanie peuvent aisément être pointées du doigt par les citoyens moldaves. Pour cette raison, la dernière partie de cet article interroge de quelle manière la frontière entre la Roumanie et la Moldavie, située le long du Prut, peut être comprise comme une frontière symbolique persistante. Il semble que, actuellement, deux attitudes différentes peuvent être distinguées par rapport à cette question.

En premier lieu, il est possible de rencontrer une minorité de personnes pour qui la frontière entre la Roumanie et la République de Moldavie n'est qu'artificielle. Ces personnes ont grandi pendant la période soviétique, quand «la frontière était presque opaque, c'était très sérieux, et il y avait un fil barbelé comme dans les camps de concentration, très bien installé» (I10). À ce moment, «le Prut était une vraie frontière. Et elle n'était pas que physique, elle existait dans l'esprit des gens. Pendant cinquante ans, les autorités nous ont dit: vous êtes Moldaves et eux ce sont les Roumains qui vous ont décapités à une époque». (I11) Toutefois, cette frontière pouvait être virtuellement franchie, par le biais de la radio, de la télévision et de quelques rares visites:

«Nous n'avions pas la télévision moldave et russe, et j'ai donc grandi avec la télévision roumaine, TVR. Quand j'ai été à l'université, je savais qui était Florin Piersic, mais je n'avais aucune idée de qui étaient les acteurs russes». (I7)

Les visites à l'étranger étaient même importantes pour se définir ethniquement:

«Je rendais une visite à Galați quand j'étais petit, et j'ai vu que nous parlions tous la même langue et que les enfants étaient très amicaux». (I7)

Selon cette première catégorie de personnes, la frontière a été imposée. La période soviétique est perçue comme une occupation. Pour certaines d'entre elles, malgré la fin de l'Union soviétique, le Prut continue de marquer la frontière:

«Dans les années 1990, j'espérais qu'il n'y aurait plus de frontière, même si j'ai vite compris que l'union avec la Roumanie n'allait pas arriver si vite. J'espère que le Prut soit un symbole, une simple rivière, comme le Siret ou n'importe quelle autre rivière roumaine. Malheureusement, c'était la frontière de l'Union soviétique et c'est maintenant la frontière de l'Union européenne. Le Prut est une frontière». (I6)

«Et maintenant les barbelés ont été retirés... Mais les Moldaves le long du Prut ne peuvent même pas s'imaginer la frontière sans ces barbelés... Vous pouvez comprendre cela? Ils ne se le représentent même pas... C'est pourquoi aujourd'hui le Prut en tant que frontière a changé, mais c'est toujours une frontière». (I10)

Pour d'autres, les vingt dernières années ont considérablement modifié la zone de frontière. La possibilité d'obtenir la citoyenneté roumaine ou le permis de petit trafic rend la frontière perméable, comme l'explique l'un de nos interlocuteurs, citoyen roumain depuis le début des années 1990:

«Maintenant le Prut est une barrière symbolique. Les fils barbelés qui dérangeaient tant de gens ont été retirés... Maintenant, tout peut être traversé. Si tu veux aller à Galați, tu y es en une heure. Pour aller à Oancea, cela prend 20 minutes». (I7)

Par rapport à leur identification, ceux qui considèrent que la frontière entre la Roumanie et la République de Moldavie était et continue à être artificielle estiment que les Roumains et les Moldaves sont semblables:

«Les Moldaves n'existent pas en tant que „peuple“, ils font partie du même „peuple“ que les Roumains». (P2, FG3)

«Regardez comment les Moldaves dansent la hora; allez à Galați, ils font la même. La même saleté dans les rues, la même infrastructure... bon, à Galați, ça peut être mieux. Les Moldaves sont ici, les Moldaves sont aussi là-bas. Pour la langue, vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de différences. Allez à Giurgiuilești et voyez comment ils parlent, exactement comme ceux de Galați. Ce n'est que pour les injures que quelques mots en russe sont ajoutés. Je pense que même ceux de Galați vont bientôt commencer à jurer en russe. Franchement, Galați est plus grande [que Cahul], mais à part cela, je ne vois pas de grandes différences». (I7)

«Pour moi, le Prut est une rivière qui sépare la Moldavie en deux: son côté gauche et son côté droit». (I6)

Ces considérations montrent que les politiques et pratiques nationalisantes de l'époque soviétique, destinées à forger un peuple moldave différent des

Roumains<sup>1</sup> n'ont pas rencontré le succès escompté pour ces personnes qui considèrent que Moldavie et Roumanie sont identiques. Ces personnes pensent donc que la frontière est un résultat de l'histoire:

«Le Prut était un mur qui nous séparait de nos frères... on retrouve les mêmes traditions des deux côtés de cette rivière, la même langue, et nous sommes séparés par une rivière qui nous appartient... mais l'histoire est ainsi». (P2, FG4).

Et surtout que cette frontière est vouée à une disparition prochaine:

«C'est une frontière et on ne sait pas quand elle sera complètement abolie afin que nous puissions nous sentir chez nous». (P3, FG2)

En deuxième lieu, la majorité des personnes interrogées considère, à l'inverse, que le Prut est une frontière (P1, FG2) et que cela a toujours été le cas (P3, FG4). La rivière sépare deux pays (I11), deux États indépendants aux citoyens différents (I3), même si les Moldaves et les Roumains pourraient être vus comme appartenant à la même nation:

«Le Prut est un fil barbelé. Même si le fil a été retiré, c'est toujours une frontière. En quelque sorte, une frontière qui divise deux... le même peuple au final, parce que nous avons la même culture et les mêmes traditions. Toutefois, ils ne nous connaissent pas, ils ne savent pas qui nous sommes vraiment». (I12)

Ce qui est mis en exergue dans cet extrait, c'est le manque d'interaction entre les Roumains et les Moldaves. Mais les citoyens moldaves que nous avons interrogés se révèlent très loquaces quand il s'agit de parler des Roumains, qui sont apparus, dans leur ensemble, bien différents des Moldaves. D'un côté, les Roumains semblent avoir plus de qualité que les Moldaves: ils ont un plus haut niveau de culture (P4, FG1); ils sont plus actifs, ils savent comment manifester quand quelque chose va mal dans leur pays (P4, FG3) et ils sont vus dès lors comme «plus libres» (P4, FG1). En fait, les Roumains savent ce qu'ils veulent (P2, FG4):

«Ce que j'ai vu en Roumanie [...]: S'il [le Roumain] va au marché et n'aime pas le fromage [...] ... il commence par le jeter à la tête du vendeur... Ici, cela n'arriverait jamais». (P4, FG5)

La représentation des Roumains et de la Roumanie peut même être extrêmement positive, comme quand une jeune mère explique comment son fils a été traité dans les hôpitaux roumains:

---

<sup>1</sup> Charles KING, *The Moldovans. Romania, Russia and the Politics of Culture*, Hoover Institution Press, Stanford, 2000, pp. 191-213; Igor CAȘU, «*Politica națională în Moldova Sovietică...* cit.; Iulian FRUNTAȘU, *O istorie etnopolitică a Basarabiei. 1812-2002*, Cartier, Chișinău, 2002.

«Mon enfant a eu des problèmes et il s'est fait que nous avons dû aller dans un établissement médical en Roumanie. Nous avons beaucoup aimé [...] Tu ne peux pas comparer les services médicaux de République de Moldavie avec ceux de Roumanie. [...] Je ne sais pas pourquoi, mais nous avons une confiance réelle en eux et j'ai vraiment apprécié qu'ils étaient amicaux. Je veux dire que, moi, en tant que parent, j'ai eu le droit, et j'ai le droit, de savoir dans quel état se trouve mon enfant, ce qu'on lui a donné... Ici, en République de Moldavie, on ne te dit pas et si tu demandes quel antibiotique ton enfant a reçu, ils te regardent comme ça, comme si... de toute façon, tu n'y connais rien [...] „Vous êtes docteur?“».  
(P2, FG5)

Il n'en demeure pas moins que ces aspects positifs sont souvent accompagnés d'aspects plus négatifs. Par exemple, il apparaît que les Roumains s'intéressent à la culture et vont au théâtre, mais «ils sont bruyants, ils parlent pendant le spectacle... Ils causent, ils commentent [...], ils boivent de l'eau, ils mangent [...] du popcorn, scronch, scronch, scronch...» (I9). De plus, beaucoup de Moldaves rencontrés ont expliqué aussi que les Roumains ont tendance à être près de leur argent, et surtout, à ne pas être des personnes de confiance. Pour cette raison, il vaut mieux éviter de faire des affaires avec eux (SA FG5). De même, par exemple, la jeune mère qui avait tant apprécié les hôpitaux roumains se plaint peu après que la Roumanie est pleine de tsiganes, ce qui l'effraie.

Par rapport à ces caractérisations des Roumains, un «nous» moldave se crée alors. Un «nous» qui semble encore plus frappant quand on y associe les éléments de discours des citoyens que nous avons exposés plus haut, quand la frontière était tout d'abord considérée comme une ligne de séparation et ensuite comme une ressource. Ce «nous», cette identité collective semble influencé par l'existence de cette frontière qui marque la limite de l'inclusion de ceux qui ont une identité «bessarabe» (I6). Le plus frappant, au premier abord, est la caractérisation négative de ce «nous». Par exemple, les Moldaves boiraient beaucoup trop, comme cela ressort d'un focus-groupe avec des étudiants:

«Culturellement... Ce que j'ai remarqué: par exemple, à Odessa [...]... Les Moldaves, qu'est-ce qu'ils font? J'entre dans la boîte, je remplis ma table de boissons et je ne pars pas tant que je n'ai pas vidé toutes les bouteilles qui sont sur la table. Pendant ce temps, les gens des États-Unis, les Arabes, les Chinois... Ils ont tous pris une boisson non-alcoolisée ou une bière et ils restent jusqu'au matin, jusqu'à ce que la discothèque ferme». (P2, FG1)

La conclusion est alors que «la Moldavie est alcoolique» (P5, FG1). Mais la caractéristique principale de ce «nous» est la corruption, car «on ne pense qu'à donner» (P4, FG1) et l'argent, car «quand tu rentres dans ta voiture, la première chose que tu fais, c'est de regarder combien d'argent tu as dans ton portefeuille» (P3, FG1). Par ailleurs, les Moldaves ne défendraient pas leurs droits (P4, FG1) et ne respecteraient même pas leur propre dignité (P3, FG2); ils manqueraient de courage (P2, FG5) et attendraient seulement la venue d'un leader fort (P4, FG3; P3, FG3), même si en fait, les Moldaves ne feraient pas appel à leur État parce qu'ils savent que cela ne sert de toute façon à rien (P4, FG5). Les Moldaves seraient donc principalement indifférents (P5, FG3) et passifs (I13, I14).

Ce «nous» a toutefois des caractérisations positives: les Moldaves sont travailleurs (P2, FG2; P4, FG2; P3, FG3), des bâtisseurs (I13), extrêmement accueillants (P2, FG3). En même temps, même si certains regrettent que les Moldaves n'aiment pas leur pays et que regarder dans quel État se trouve le pays les fait souffrir (P3, FG4), beaucoup montrent un réel attachement à leur pays:

«Moi, je préfère la Moldavie. Quand j'ai été en France, je n'ai pas tout aimé. J'ai aimé Paris, parce que tu ne peux pas ne pas aimer Paris, c'est un musée et c'est beau. Mais la maison me manquait et quand j'ai passé la frontière et que j'ai vu tout le vert et le vert de nos collines, je me suis dit que c'est mieux ici». (I9)

Cette identité collective est même renforcée quand les Moldaves vont en Roumanie, beaucoup expliquant qu'ils sont discriminés dans ce pays et sont parfois considérés comme des citoyens de «deuxième main» (I12):

«Elle [Une jeune Moldave en Roumanie] n'est pas acceptée. Par exemple, pour elle... On ne l'appelait pas par son nom: „Bessarabe"... Et pour elle, c'était une insulte. Et cela dépend, parce que je me fâcherais aussi si on m'appelait „Bessarabe“. Et peut-être que c'est un problème parce que beaucoup de ceux qui sont partis sont considérés là-bas comme des Russes et ici comme des Roumains. Ils ne sont acceptés nulle part». (P1, FG5)

«Je vais dire une chose. Vous savez, les gens disent que nous sommes frères [...] Pour être sincère [...], ce que je ressens quand je vais à Galați, c'est qu'ils ne sont pas aussi bienveillants et qu'ils nous méprisent. Beaucoup de fois, j'ai entendu que s'il y avait eu unification, cela aurait été à la sueur de leurs mains [...], donc nous sommes placés dans une catégorie inférieure. Ce qui me dérange le plus, c'est qu'ils pensent que je suis russophone, parce que je ne me vois pas comme une russophone. Au contraire, j'ai été sous le joug des Russes». (I6)

De manière intéressante, ce qui émerge de cette deuxième catégorie de Moldaves est une identité moldave particulière. Contrairement au moldovénisme des autorités communistes au pouvoir en République de Moldavie entre 2001 et 2009, proclamant que les Moldaves sont uniques et différents, tous les citoyens avec lesquels nous avons parlé reconnaissent que les Roumains et les Moldaves font partie de la même «nation», même si, au même moment, ils sont «moldaves». Comme l'un d'entre eux le dit, c'est lié à l'histoire:

«La Moldavie a évolué dans un autre espace [...] et cela nous rend probablement différents. Et je ne sais pas pourquoi les gens pensent que Moldave veut dire quelque chose et que Roumain veut dire quelque chose de réellement différent, que ce sont deux choses différentes... [...] Nous sommes tous roumains, nous ne devrions pas essayer d'éviter ce nom, être Moldave, parce que, de toute façon, nous sommes peut-être Moldaves-Roumains». (I9)

De cette manière, les Moldaves peuvent être vus comme des «Roumains nuancés, Roumains de Bessarabie» (I7).

## Conclusions

La recherche montre que l'existence physique de la frontière exerce une influence. Cette frontière est aussi symbolique et participe à la création et à l'entretien d'une identité moldave particulière. Les Moldaves que nous avons interrogés nous ont fait part de leur sentiment d'appartenir à la même nation que leurs voisins, mais estiment avoir leur propre spécificité et identité, ce qui s'explique par une longue histoire de séparation par rapport à la Roumanie et à ses évolutions culturelles, sociales et politiques. De manière intéressante, ce «Moldovénisme» des citoyens de Cahul est assez différent du Moldovénisme soviétique et mis en avant par le PCR, car, en effet, les liens entre les Roumains et les Moldaves ne sont jamais remis en question.

Comme les recherches d'Arambaşa ou de Cash précédemment citées, notre recherche démontre empiriquement ce que certains auteurs ont déjà montré usant d'approches historiques et théoriques. En effet, ils sont plusieurs à avoir étudié l'influence du projet national soviétique sur l'identité moldave. En effet, cette identité a été influencée par le poids de la langue russe à l'époque soviétique, servant dans le processus de création d'une identité soviétique nouvelle pour tous les habitants de l'union. La langue russe était essentielle, présentant une «position dominante de fait»<sup>1</sup>. De cette manière, cette identité particulière serait le résultat d'une russification qui se faisait de manière officieuse, selon Iulian Frunţaşu, non seulement au niveau des institutions de l'État mais aussi au niveau des mentalités. Cette situation a assuré l'adhésion des Moldaves désireux de progresser professionnellement dans le système tout en créant un modèle d'imitation pour les autres<sup>2</sup>. La langue moldave s'est parallèlement russifiée, enrichie de mots d'origines slaves au détriment de ceux d'origine latine ou française, aidant à la formation de ce qu'Igor Caşu appelle une «mentalité particulière»<sup>3</sup>. Cette mentalité, prévalant pour une grande partie de la population moldave, perçoit le roumanisme comme un danger ethnoculturel et politique. De même, la langue russe est perçue comme supérieure à la langue roumaine, ayant perdu toute raison sociale<sup>4</sup>. Cette population a partagé la fierté d'appartenir à un espace culturel et de civilisation considéré comme «à part», tout comme la satisfaction de faire partie d'une superpuissance mondiale<sup>5</sup>. Cette mentalité particulière est surtout le fait des villes; le milieu urbain, étranger du point de vue linguistique et culturel créait en effet, selon Igor Caşu, un terrain favorable aux changements de mentalité. Les villes moldaves comptaient par exemple le plus grand taux de mariages interethniques de toutes les républiques de l'Union (34,4%)<sup>6</sup>.

De cette manière, pour Iulian Frunţaşu, la période soviétique montre pour la première fois dans l'histoire un impact palpable d'un projet national sur l'identité moldave, et principalement des paysans:

<sup>1</sup> Matei CAZACU, Nicolas TRIFON, *Un État en quête de nation...cit.*, p.181.

<sup>2</sup> Iulian FRUNTAŞU, *O istorie etnopolitică a Basarabiei...cit.*, p.180.

<sup>3</sup> Igor CAŞU, «*Politica naţională*» în *Moldova Sovietică...cit.*, p.154.

<sup>4</sup> Gheorghe MOLDOVANU, *Politică și planificare lingvistică: de la teorie la practică*, ASEM, Chişinău, 2007, p. 206.

<sup>5</sup> Igor CAŞU, «*Politica naţională*» în *Moldova Sovietică...cit.*, p. 157.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.150.

«La terreur, l'idéologie et la culture soviétique, couplées à la modernisation économique et sociale de style soviétique, ont déstabilisé en grande partie le micro-univers rural [...] Une proto-statalité<sup>1</sup> et une proto-nation soviétique moldave s'est édifiée»<sup>2</sup>.

Le processus a été inconscient pour les Moldaves et cette identité s'est peu à peu forgée, comme l'explique Ludmila Chiciuc, lectrice supérieure en Histoire à l'Université de Cahul:

«Dans la ville de Cahul, c'est la langue russe qui prédomine, et si la ville ne comptait pas autant de lieux d'enseignement qui réunissent des élèves et des étudiants de toute la région, le russe serait encore plus parlé. Tout cela nous vient de l'Union soviétique, la russification a été intense, et même les autochtones moldaves ne s'en sont pas rendu compte. Et le procédé était simple, à l'époque, il fallait mettre son enfant dans l'école la plus proche du domicile, et la plupart des écoles étaient en russe. C'était le principe, personne ne le contestait. Ainsi, les Moldaves ont été à l'école en russe, et aujourd'hui, c'est plus facile pour eux en russe, même s'ils n'en ont pas conscience»<sup>3</sup>.

Ainsi, à Cahul, à la frontière désormais européenne entre la Roumanie et la République de Moldavie nous avons observé deux discours identitaires. D'une part, pour une minorité de ceux que nous avons rencontrés les Roumains et les Moldaves sont semblables et la frontière, le Prut, n'est qu'une construction artificielle dont ont attend avec impatience la disparition. Dans leur cas, le projet nationalisant que nous venons de mentionner, ne se retrouve pas dans leur manière de percevoir l'espace frontalier et leur identité. D'autre part, il ne s'agit que d'une minorité, car pour la plupart de ceux que nous avons interviewés, bien que proches, Roumains et Moldaves sont distincts. Nous avons ainsi montré d'une manière empirique qu'un «nous» moldave existe chez les habitants de Cahul. Il apparaît quand la frontière est traversée et quand les citoyens moldaves se comparent avec leurs voisins, roumains et européens. Au «nous» moldave sont associées tant des images positives que négatives, les deux servant à différencier les Moldaves des Roumains. Les actions nationalisantes semblent donc avoir eu plus de succès dans leur cas. Par conséquent, pour ces citoyens, la frontière apparaît comme étant à sa place, car elle sépare deux États différents, avec des citoyens différents, même si, certes, ils peuvent avoir appartenu à une même nation. Néanmoins, cette identité semble en mouvement, et les futurs développements entre la République de Moldavie et ses voisins pourraient encore faire évoluer cette définition d'un «nous» particulier.

---

<sup>1</sup> «Statalité» est une traduction littérale du mot roumain, très employé par les moldovénistes, *Statalitate*. Traduisible en anglais par *Statehood*, l'équivalent en français serait «le fait de constituer un État». Afin d'éviter des périphrases en permanence, nous emploierons toujours le terme «Statalité», même s'il n'existe pas en français.

<sup>2</sup> Iulian FRUNTAȘU, *O istorie etnopolitică a Basarabiei...cit.*, p. 227.

<sup>3</sup> Ludmila Chiciuc, Lectrice supérieure, Section d'Histoire de l'Université d'État de Cahul, Secrétaire scientifique au Sénat de l'Université, entretien à Cahul le 28 mai 2008 par Julien Danero Iglesias dans le cadre de sa recherche doctorale.